

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 98 (1995)

Artikel: Aperçu d'une pratique de guérison : le "secret" jurassien
Autor: Fleury, Nathalie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549984>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Aperçu d'une pratique de guérison : le « secret » jurassien

par Nathalie Fleury

Ayant réalisé un travail de mémoire ¹ en anthropologie sur le « secret » dans le canton du Jura, je me propose ici de présenter certains points découverts lors de la recherche. C'est en effet les problématiques soulevées dans le terrain qui m'ont permis d'éclairer quelque peu le fonctionnement et les enjeux liés au « secret ».

Avant d'aborder ces différents problèmes, il semble nécessaire d'expliquer succinctement le terrain choisi (à savoir, le « secret »), ainsi que le rapport que j'ai pu entretenir avec ce dernier. Nous serons de cette manière mieux à même de comprendre l'approche que j'ai tenté d'effectuer.

PRÉSENTATION

Définition du « secret »

Je n'ai naturellement pas la prétention de donner « la » définition du « secret ». L'explication qui va suivre demeurera ouverte. Elle sera toutefois un point de départ nous permettant de mieux saisir les problématiques qui sous-tendent la pratique en question.

Le « secret » est une pratique de guérison ou de soulagement des douleurs qui est présente dans le canton du Jura. Les personnes qui l'exercent sont appelées, dans cette région, « faiseurs de secrets ». Ces derniers utilisent des formules d'inspiration chrétienne et certains gestes (signes de croix, imposition des mains...) pour prodiguer leurs soins. Ils doivent connaître le nom, le prénom, la date de naissance et le mal dont souffre le patient. Ces éléments leur permettent de personnaliser la prière prononcée.

Soulignons que certains « secrets » s'adressent également aux animaux. Dans ce cas, les soignants ont là aussi besoin de certaines indications (couleur du pelage, genre de mal dont est atteint l'animal,...) pour particulariser la parole formulée.

Le « secret » se réalise oralement, rien n'est écrit. Les « faiseurs de secrets » ont le pouvoir de guérir à distance (par téléphone, à la suite d'une lettre ou par l'entremise d'une personne qui consulte le « faiseur de secrets » pour un tiers) ou en présence des malades qui viennent directement les voir.

Chaque maladie soignée est liée à un « secret » particulier, c'est-à-dire à une prière et des gestes qui lui sont propres. Les maux les plus couramment soulagés sont les brûlures, entorses, hémorragies et verrues. Mais il en existe d'autres !

Le savoir pratique que les « faiseurs de secrets » possèdent leur a été transmis par une connaissance (parent ou ami) qui pratiquait elle-même le « secret ». La personne en question leur a indiqué la marche à suivre pour être à même de soulager, ainsi que les obligations auxquelles ils sont tenus. Ils ne doivent, par exemple, pas révéler le « secret » reçu, sauf à celui qu'ils auront choisi comme héritier de leur savoir. Notons que le « secret » est généralement donné à une personne ; quelquefois à trois. Je n'ai eu connaissance que d'un cas où la personne avait la possibilité de remettre son « secret » à trois autres. Dans la pratique, le « faiseur de secrets » doit généralement se limiter à choisir un unique successeur. Cela permet d'éviter que le « secret » ne soit dispersé à tous les vents. L'élue devra en outre être plus jeune que le « faiseur de secrets ».

Au moment où le « secret » est transmis, le donateur perd son don. Les « faiseurs de secrets » n'osent rien demander en échange de ce qui est pour eux un service, un acte de charité envers leur prochain. Ce qu'ils ont reçu gratuitement, ils ont l'obligation de le redonner gratuitement, sous peine de perdre leur pouvoir.

Voilà en somme comment nous pourrions définir en quelques mots la pratique du « secret » telle que je l'ai perçue dans le Jura. Naturellement, chaque « faiseur de secrets » pourrait être décrit avec les particularités qui lui sont propres. Il ne faut ainsi pas perdre de vue que la définition élaborée n'est qu'un premier point d'ancrage nécessaire à l'entendement du lecteur.

Quelques mots sur mon rapport avec le terrain

L'approche que j'ai choisie pour l'étude du sujet est une approche anthropologique basée sur l'implication et la distanciation du chercheur face à son terrain. Il est en effet important de s'interroger sur la relation entretenue avec l'objet, afin de découvrir le fonctionnement de la pratique.

Implication

Le terrain était composé des entrevues que j'avais eues avec des personnes liées à la pratique du « secret » (« faiseurs de secrets », clients, folkloristes, médecins et ecclésiastiques), des discussions avec des connaissances et ceci dans une région bien déterminée qui est le canton du Jura. Remarquons que le « secret » n'existe pas uniquement dans le Jura. Des pratiques similaires se retrouvent, par exemple, également en Valais, dans le canton de Fribourg et dans certaines régions françaises. Il ne se limite du reste pas aux régions catholiques, étant donné qu'il est présent en pays protestant (Montagnes neuchâteloises, Pays d'Enhaut,...). Le « secret » apparaît néanmoins tout particulièrement présent et bien ancré au sein de la tradition locale. C'est pourquoi j'ai choisi de limiter mon terrain au canton du Jura. Je suis moi-même Jurassienne, ce qui m'a peut-être permis de m'introduire d'une manière plus naturelle auprès de mes interlocuteurs. Avoir choisi un terrain lié à une région dans laquelle j'avais vécu m'a aidé à accéder plus facilement à une complicité avec certains de mes informateurs.

Mon implication au niveau du « secret » s'est effectuée sur le plan de l'expérience (j'ai en effet pour la première fois recouru au « secret » au cours de la recherche), ainsi que sur celui des rencontres avec des personnes intéressées de près ou de loin au sujet. Les discussions et dialogues que j'ai pu partager furent des échanges qui m'ont permis de mieux saisir l'atmosphère dans laquelle baigne le « secret ». Les regards, gestes, silences, ne doivent pas être négligés, car ils peuvent être la source d'une compréhension à un niveau plus subtil. Cela explique mon choix de contacts directs avec les personnes interrogées, plutôt qu'une approche quantitative basée sur des questionnaires envoyés aux intéressés. L'oralité demeure ici une réelle source de richesse et cela particulièrement au sujet d'un phénomène tel que le « secret » qui ne dévoile pas aisément ses multiples facettes.

Distance face à l'objet

Il ne faut toutefois pas négliger un autre niveau tout aussi important pour la bonne marche de la recherche, je veux parler de l'extériorité, de la distance par rapport à l'objet.

Pour mieux comprendre le rapport de l'anthropologue avec le terrain, il est nécessaire que le chercheur fasse état de la manière dont il a approché et construit son savoir. Le chercheur doit pouvoir prendre du recul face à son terrain, revenir sans cesse sur sa démarche, sur la construction de sa recherche, afin d'en constater les apports et effets. Cela permet en

somme d'observer un point de vue critique face à un objet qui demande une réelle implication.

Finalement, il faut être conscient que l'étude réalisée demeurera une interprétation, un point de vue parmi d'autres. Je n'ai pas eu la prétention de parvenir à cerner entièrement et de la manière la plus pertinente le « secret ». Mon but n'a pas été et il ne le sera d'ailleurs pas dans ce court aperçu du sujet, d'aborder le phénomène en termes de vrai ou de faux, de croyable ou d'incroyable, d'efficace ou d'inefficace. Mon intention n'était pas de porter un jugement sur une pratique et sur ceux qui l'exercent, mais plutôt de tenter d'éclairer certains aspects liés au « secret ».

LE « SECRET » ET LA RELIGION CHRÉTIENNE

Au cours de mon travail de terrain, j'ai pu observer l'importance donnée à la religion chrétienne par les « faiseurs de secrets » rencontrés. Ces derniers se sont en effet toujours référés à Dieu pour m'expliquer ce qui pouvait paraître inexplicable, le fait qu'ils soient capables de soigner.

« Oui, il faut croire en Dieu pour celui qui fait le secret. Il faut avoir la foi et croire en Dieu. Au départ, j'ai vu la personne qui m'a transmis le secret guérir ma génisse qui allait mourir. Avant elle, sept vétérinaires avaient essayé de la sauver sans résultat. Je pensais qu'elle était « foutue » ! J'ai alors essayé une personne qui faisait le secret. Elle m'a dit que dans huit jours, ma génisse allait encore boîter et qu'elle referait le secret. Ce qui s'est effectivement passé. Ensuite, elle a été guérie. Comme le « faiseur de secrets » voyait que cela m'avait intéressé, il m'a donné ses secrets contre un litre de kirsch ! C'est l'expérience qui m'a convaincu. Oui, je suis un intermédiaire entre Dieu et les hommes. Il ne faut pas chercher à comprendre. Je fais les secrets que j'ai reçus, mais je ne peux pas faire de miracles ! » (témoignage d'un « faiseur de secrets » de Courgenay).

Un autre soignant m'a affirmé : « Il faut avoir une vie chrétienne, croire en Dieu et ne rien vouloir. A ceux qui veulent me payer, je leur demande s'ils ne connaissent pas un plus pauvre qu'eux. Je ne veux rien pour moi, mais ils peuvent envoyer aux plus pauvres ou à des œuvres de charité. »

Comme nous pouvons le noter dans les deux témoignages ci-dessus, l'explication du « secret » par le christianisme est quelque chose qui va de soi pour les « faiseurs de secrets » et qu'ils ne mettent pas en doute. La croyance en Dieu est pour eux la source de leur pouvoir. L'origine de leur don est sans conteste le Dieu chrétien. Ils ne cherchent ainsi pas à

expliquer ou à comprendre plus profondément leurs pratiques, puisque leur réponse à toute interrogation est Dieu. « Lui seul sait comment ça marche », répondront-ils.

La référence au christianisme se retrouve dans l'explication qu'ils donnent au phénomène, mais également dans la pratique même du « secret ». Ils utilisent en effet essentiellement des prières pour soigner. Ces dernières composent à leurs yeux la base de leur technique de guérison. Remarquons que certains gestes (signes de croix, imposition des mains), ainsi que quelques principes (les verrues sont, par exemple, généralement enlevées à la lune descendante) sont aussi suivis. Ce qui ressort en somme de ces éléments est la référence constante à un modèle universel d'identification, le christianisme.

Afin de mieux comprendre comment le « secret » a pu demeurer enraciné dans le Jura, il n'est pas inutile de présenter rapidement certains aspects de ce coin de pays.

Le canton du Jura a vécu pendant longtemps en marge du pays. L'isolement géographique (dû aux mauvaises routes, au relief accidenté, à l'implantation tardive d'un réseau ferroviaire...) rendait les communications difficiles avec l'extérieur. Les grandes agglomérations ne se sont pas développées ici (seules Delémont et Porrentruy, avec respectivement 11 600 et 6900 habitants, sont aujourd'hui considérées comme villes). L'agriculture a été durant de longs siècles le secteur le plus exploité. La culture de la terre était la base de la vie humaine. La population était ainsi d'origine paysanne et considérait avec égard les croyances traditionnelles. La nature était respectée et même sacralisée par ceux qui la côtoyaient journallement et qui vivaient de ses dons. Elle n'était pas perçue comme isolée du monde des hommes, mais faisait au contraire partie de leur univers quotidien. Au sein d'une existence active et agricole, la religion était réellement présente. Tous fréquentaient l'église le dimanche où il importait plus de se rendre que d'y bien prier ! Les images pieuses, les croix, les chapelets se retrouvaient dans chaque maison. Les fêtes populaires correspondaient pour la plupart aux fêtes religieuses. La foi, comme nous le remarquons, était bien implantée dans la vie quotidienne. L'isolement au fond des campagnes a favorisé cette ambiance faite de religiosité et a incité les paysans à ne compter que sur eux.

Quant au christianisme, il est intéressant de voir qu'il s'est imposé ici au VI^e et VII^e siècles avec l'arrivée de moines venus pour la plupart d'Irlande. Le Jura était à cette période très peu peuplé. La région était recouverte de nombreuses forêts. Les moines ont permis, par leur travail de défrichement et de prédication, de créer autour d'eux des communautés chrétiennes. La colonisation du Jura est en bonne partie l'œuvre de ces derniers. Ils contribuèrent à l'extension du christianisme hors des villes. Actuellement, ils sont perçus comme des saints et leurs reliques ont été la source de pèlerinages et de prières.

Au Moyen Age déjà, le peuple invoquait les saints pour soigner les maladies dont il souffrait. L'appel aux saints guérisseurs était une méthode de guérison dans laquelle les gens avaient placé leur confiance. Au temps des veillées encore, période qui s'est maintenue jusqu'au début du siècle et où l'on se retrouvait pour écouter contes et légendes (Lovis : 1981), les Jurassiens allaient fréquemment prier certains saints auxquels étaient attribués des pouvoirs spécifiques. Ainsi, sainte Claire guérissait des maux de la vue ceux qui venaient la prier dans l'église des Genevez. Saint Symphorien soulageait les maux des personnes qui l'imploraient dans la chapelle qui lui était consacrée, près de Courtemaîche. Sans oublier la Sainte Vierge à qui aide et protection étaient demandées dans les nombreux sanctuaires qui lui avaient été dédiés.

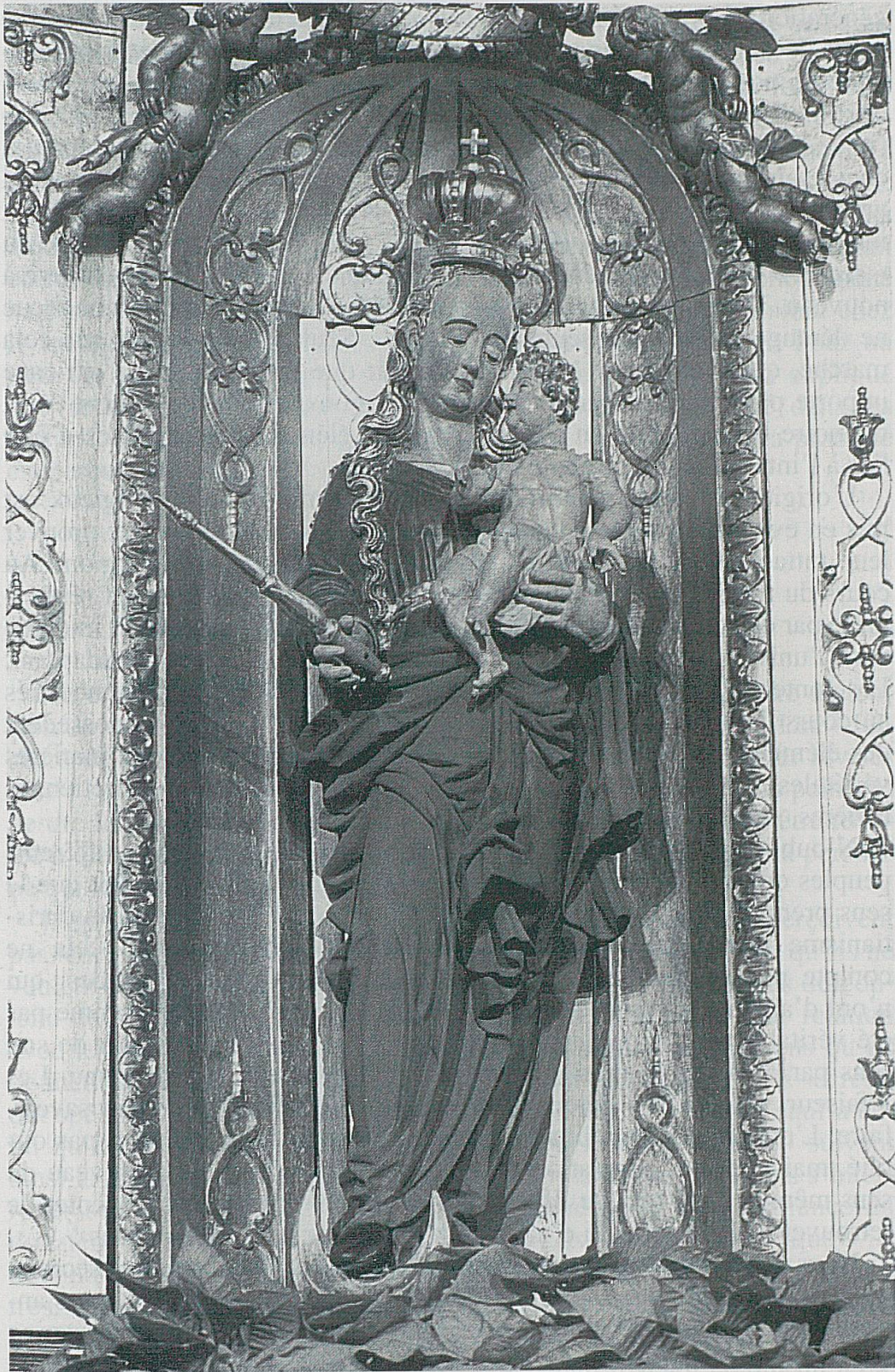
La religion chrétienne s'est donc implantée profondément dans la région. Le recours aux saints pour soulager certaines douleurs indique bien l'importance de la religion qui touchait même les pratiques de guérison. Le Jura n'a cessé d'être baigné dans une sorte de religiosité populaire. Le recours au culte des saints, à la bénédiction des maisons, du bétail... étaient monnaie courante et demeurent pratiques habituelles de nos jours.

Ces quelques remarques m'ont paru nécessaires pour saisir véritablement à quel point le christianisme est lié aux mœurs jurassiennes. Prendre Dieu comme garant, comme référence du « secret » permet de donner un point de repère connu de tous. Le rattachement à Dieu éveille la confiance, met à l'aise. Une personne affirmant ne pas pratiquer le « secret » au nom de Dieu serait aussitôt perçue négativement. Le nom de Dieu rassure ! Savoir que celui qui exerce le « secret » est un catholique croyant, révèle sa foi et indique qu'il agit pour le bien. Il n'est alors pas perçu comme pratiquant la magie ou touchant un monde attaché à l'univers du Mal.

Il est vrai que le domaine magique a une connotation négative ici. Il est considéré comme opposé à la religion qui est liée à Dieu, à ce qui est perçu par les croyants comme naturel. Le « secret » se retrouve ainsi uni par les « faiseurs de secrets » à l'univers du naturel. Tout est expliqué simplement, étant donné que « cela vient de Dieu ». A ce niveau, rattacher à un modèle universel une pratique locale, permet une première légitimation de cette dernière. En ne cherchant pas à se distinguer du christianisme, le « secret » ne s'en exclut pas et tente même de s'y intégrer.

Le recours à un modèle universel d'identification permet en outre une reconnaissance par la majorité, qui ne saurait rejeter leur enseignement religieux. Le rattachement au christianisme, religion connue et pratiquée, inscrit le « secret » dans un univers toujours actif.

Quant à l'origine du « secret », les « faiseurs de secrets » disent ne pas savoir ou répondent « Dieu ». Ils ont l'impression que leur pratique a toujours existé et qu'elle continuera à se perpétuer de génération en



Vierge se trouvant à la chapelle du Vorbourg souvent invoquée par les « faiseurs de secrets ».

génération. Certains sont quelquefois plus explicites et donnent comme point de départ du phénomène le moment où Jésus transmet à ses disciples le pouvoir de guérir. Ils appuient leurs dires en donnant la référence d'un passage de la Bible où Jésus remet ses dons aux apôtres : « Guérissez les malades, ramenez les morts à la vie, rendez purs les lépreux, chassez les esprits mauvais. Vous avez reçu gratuitement, donnez aussi gratuitement. Ne vous procurez ni or, ni argent, ni monnaie de cuivre à mettre dans vos poches » (*La Bible*, 1977 : 1375). Bien que l'origine du « secret » demeure en général floue, l'influence chrétienne se retrouve à nouveau. Ne pas connaître réellement la provenance de la pratique reçue ne dérange pas les « faiseurs de secrets ». Seul compte le fait que cela marche, que cela agisse ! L'action, le fait que la pratique soit efficace importe plus que le contenu. Nous remarquons le fonctionnement de la mémoire qui ne garde en souvenir que les éléments susceptibles d'être liés à l'interprétation présente du phénomène.

L'origine est ainsi rapportée au christianisme. Le côté religieux est mis en évidence par les « faiseurs de secrets », pour soutenir et prouver leur rattachement au modèle universel dominant dans la région. Au cours du temps, le « secret » a été modifié, adapté, interprété et réinterprété par ceux-là mêmes qui l'exerçaient. La pratique demeurerait intégrée dans l'univers local. Le « secret » a ainsi traversé le temps en s'adaptant. Les contenus et références, ainsi que leur interprétation se sont modifiés au cours des siècles. Il est vrai que de nombreux « secrets » possèdent des éléments païens (lune, imposition des mains, utilisation de matières végétales ou animales...) mélangés à des composantes chrétiennes (prières, signes de croix...).

N'oublions pas que le Jura a été une région occupée par différents peuples qui ont ancré ici certains de leurs usages ! Malgré le fait que le sens premier de la pratique semble se situer avant l'apparition du christianisme (étant donné l'existence d'éléments préchrétiens), cela ne compte pas aujourd'hui aux yeux des soignants et des malades, qui n'ont d'ailleurs pas conscience de cela. Le « secret » n'a en somme pas été véritablement coupé de ses racines. Il n'y a pas eu un oubli de son sens par ceux qui le pratiquent, mais une création de son contenu. Les « faiseurs de secrets » déterminent en fait la signification de leur savoir-faire. L'efficacité symbolique dépasse le contenu qui n'est ainsi pas oublié, mais créé ! L'adaptation du « secret » se réalise bien au niveau du sens même de la pratique. Il n'est pas pertinent dans ce cas de tenter de retrouver une origine, qui d'ailleurs se perd dans la nuit des temps !

Nous constatons, au travers de ces différents aspects, que le « secret » ne peut être réduit à un simple résidu, à une survivance de pratiques anciennes. Il a su en effet s'adapter et se faire adapter, donc accepter par ce qui dominait. Les différents changements lui ont permis de demeurer lié à l'époque présente et ainsi de ne pas disparaître. S'il n'était actuelle-

ment qu'un résidu d'usages provenant d'autres générations, il ne serait pas tant employé par la population jurassienne. La persistance de nombreux « faiseurs de secrets » et de leurs clients atteste de la force toujours présente du phénomène. L'efficacité qui lui est attribuée a su dépasser le temps. Si le « secret » a pu s'adapter et se faire adapter, ce n'est pas pour rien ! Le fait qu'il agisse, qu'il soit efficace et ainsi utile, explique que l'on ait désiré conserver cette pratique. Il n'est d'ailleurs aujourd'hui pas perçu comme un tabou. Les personnes rencontrées ayant eu recours au « secret » me paraissaient le considérer tel un phénomène naturel. « C'est quelque chose de très naturel, comme si l'on allait chez le médecin. », m'a dit l'une d'elles. « Ils en parlent tous ici. Pour un rien, on te dit : « Pourquoi n'essaies-tu pas le secret ? » m'a expliqué une autre. « Ce n'est pas un phénomène tabou. Il est entré dans les mœurs. » Ces quelques témoignages révèlent bien comment la pratique est perçue par ceux qui y font appel.

MYSTÉRIEUX « SECRET »

Au cours de la recherche, j'ai pu mettre en évidence une autre dimension du « secret », celle du mystère qui entoure ce phénomène. Les « faiseurs de secrets » rencontrés affirment en effet tous ne pas oser révéler leur « secret » (le contenu thérapeutique de leur pratique), sous peine de perdre le don qui leur a été transmis. Leur pratique ne doit pas être révélée à quiconque. Précisons que ce principe leur a été dicté par la personne qui leur a remis le « secret ».

Il est intéressant de noter que les « faiseurs de secrets » ne perçoivent pas leur pratique comme quelque chose de secret, malgré le fait qu'ils ne veulent pas en révéler le contenu. Toutefois, s'ils ne parlent pas du contenu de leur savoir-faire, ils ne se gênent pas d'expliquer leur relation avec les différents patients, ainsi que la représentation et le sens qu'ils donnent au phénomène. Les personnes qui leur ont transmis le « secret » ont spécifié qu'il ne fallait pas dévoiler le moyen de soulager, sauf à celui qu'ils choisiraient comme héritier. Les « faiseurs de secrets » suivent ainsi la règle qui leur a été indiquée lors de la transmission, sans s'interroger sur le pourquoi d'un tel principe. Ils respectent la confiance du donateur en ne révélant rien de la pratique. Ils ont la certitude que s'ils dévoilaient le « secret », ils perdraient aussitôt le don de soulager les autres. Cela explique déjà pourquoi le « secret » doit demeurer caché. Maintenir le mystère est lié à l'efficacité même de la pratique, étant donné qu'elle ne pourrait fonctionner si le soignant révélait ce qui lui a été remis.

Certaines personnes indécises face au « secret », ou n'y croyant pas, sont pourtant gênées par ce mystère. J'ai pu particulièrement relever ce fait au travers des discussions avec certains ecclésiastiques. Pour quelques-uns d'entre eux, en effet, le fait que le « secret » demeure précisément secret, les dérange. Pourquoi vouloir un lien avec Dieu qui est lumière et transparence si la pratique doit rester dans l'ombre, dissimulée aux autres ? Je me suis alors penchée plus profondément sur cet aspect pour tenter de saisir le pourquoi d'un tel mystère et ce que cela pouvait amener au niveau de la croyance. Le mystère est ainsi perçu comme quelque chose de « pas très avouable » ! Il reste pour eux contraire à la doctrine chrétienne qui se veut lumière. Le problème se pose, car le « secret » est interprété comme une chose que l'on veut cacher. Si la pratique est bénéfique, pourquoi ne pas la divulguer et en faire profiter les autres ? Certaines personnes n'utilisant pas le « secret » vont même jusqu'à penser que ce dernier pourrait être lié à une force et à des pratiques maléfiques. Une méfiance demeure donc. L'une d'entre elles m'a du reste affirmé : « S'ils peuvent faire le Bien, pourquoi ne pourraient-ils pas faire le Mal ? » Nous pouvons comprendre ici la frontière floue existant entre la sorcellerie, faire le Mal, et le « secret », prodiguer le Bien. Le vocabulaire employé pour désigner ces deux domaines révèle également l'ambiguïté, puisque le premier est appelé « magie noire », et le second « magie blanche ». Le terme magie se retrouve pour qualifier deux domaines qui semblent éloignés, même opposés.

Les « faiseurs de secrets », quant à eux, insistent sur le fait que leur pratique est naturelle et qu'elle n'est en rien liée au Mal. Ils ne cessent de s'appuyer sur Dieu et affirment avec force que le « secret » n'est pas opposé à la religion. Notons que la connotation religieuse renforce l'aspect bénéfique auprès des patients. La vision négative de la magie est bien réelle. Malgré le fait que le « secret » fasse parfois peur, cela n'empêche pourtant pas de s'adresser aux « faiseurs de secrets ». La crainte est souvent mêlée au respect et est aisément dépassée lorsque la maladie surgit ! Il n'est alors plus question d'évoquer le contenu, mais de guérir, d'agir contre la maladie.

Le problème ici me paraît se rapporter en réalité à la question du pouvoir.

L'ambiguïté est donnée au travers du pouvoir des « faiseurs de secrets », force considérée comme étrange. Si une personne possède un don qu'elle peut utiliser d'une manière bénéfique, pourquoi ne serait-elle pas capable de l'employer dans l'autre sens ? Le pouvoir fait peur à ceux qui ne le possèdent, ni ne le comprennent. Etant perçue comme du ressort de l'inconnu, cette force paraît incontrôlable et par conséquent dangereuse pour beaucoup (autant pour les croyants que les non-croyants).

Dans le cas du « secret », où tout demeure baigné dans une atmosphère de mystère, ce fait est d'autant plus renforcé. Une enseignante de l'é-

cole secondaire, qui avait réalisé avec sa classe un travail sur le sujet et remporté le concours destiné aux écoliers organisé par *L'Hebdo* et la *Schweizer Illustrierte* (Hebdo, 1993), m'a expliqué : « C'est l'extérieur qui voit le secret comme une superstition ou de la sorcellerie, comme c'est la rumeur qui veut que telle personne soit une sorcière ! Dans notre travail, nous n'avons pas parlé de sorcellerie. Je ne voulais pas que le secret soit tourné en dérision, vu comme une superstition locale. Certains journaux ont toutefois présenté notre sujet en employant ce terme péjoratif. »

Pour en revenir au « secret », toutes les personnes extérieures au phénomène (celles qui n'y croient pas) ne perçoivent pas la persistance du mystère comme quelque chose de maléfique ou négatif. Certaines m'ont expliqué le fait très simplement.

Ne pas dévoiler son « secret » permettrait de ne pas tirer profit de ce qui a été transmis pour le bien des autres. N'oublions pas que les « faiseurs de secrets » sont censés ne rien demander en échange de leurs soins. Ils veillent ainsi à transmettre leur pratique à une personne de confiance qui n'en abusera pas. Maintenir caché le « secret », outre le fait que cela permet de conserver son pouvoir, protège la pratique des abus. Elle demeure ainsi fermée aux manipulations malhonnêtes. La confiance se retrouve également au niveau du respect envers un usage local. Les « faiseurs de secrets » choisiront comme héritier une personne qui ne tournera pas en ridicule une tradition ancestrale. Restreindre l'univers du « secret » en ne le dévoilant qu'à une personne capable de poursuivre la pratique, permet de préserver la valeur même du « secret ».

La dimension de « savoir-faire que l'on ne donne pas à quiconque », doit être aussi prise en compte. Le prestige de ce qui a peut-être été une sorte de corporation ou plutôt un patrimoine familial explique que l'on n'a pas voulu propager le « secret » à tous les vents.

Le dernier aspect que j'ai pu observer ici se situe au niveau de la croyance même. S'entourer de mystère pour réaliser des guérisons m'a semblé baigner le patient dans un climat du pourquoi pas ! L'obscurité nourrit le pouvoir et permet d'y recourir. Elle est une porte ouverte sur l'étrange et l'espoir. Le caractère secret du « secret » est ici une base de la croyance, un gage de l'efficacité de la pratique. Si le patient connaissait les prières et gestes à réaliser, le « secret » perdrait certainement de sa force. Le fait que les « faiseurs de secrets » conservent la part du mystère entourant leur pratique, soutient le « secret » et lui confère plus de sérieux. Une personne m'a ainsi affirmé : « Il existe cet aspect magique, obscur que l'on ne peut pas comprendre et je n'ai pas envie de comprendre ! » Démystifier le « secret », le banaliser risquerait de lui faire perdre son efficacité aux yeux de ceux qui y ont recours. Les patients n'ont en général pas conscience de ce fait, mais ils vont néanmoins dans son sens en ne cherchant pas d'explications au phénomène.

LE DON DANS LE « SECRET »

« J'avais une sciatique et ne pouvais pratiquement plus marcher. Un copain au bistrot m'a conseillé d'aller voir un « faiseur de secrets » qu'il connaissait et qui était capable de soulager de telles douleurs. Il m'a expliqué que si je voulais que ça marche, il fallait consulter la personne en question avant de me rendre chez le médecin. Le « secret » n'aurait sinon plus d'effet à cause de la piqûre que donne le médecin dans un tel cas. J'ai donc aussitôt fait appel au « faiseur de secrets » indiqué. Il faut dire que je n'aime pas aller chez le médecin et que je ne perdais rien d'essayer en premier le « secret » ! Je suis donc allé le voir. Au moment où il a mis ses mains au-dessus de mon corps et de l'endroit qui me faisait mal, j'ai ressenti une grande chaleur. Il a également fait des incantations que je n'ai pas comprises. Tout ce que je peux dire, c'est qu'en sortant de chez lui, je pouvais à nouveau marcher et que le lendemain, je ne ressentais plus aucune douleur. »

« J'ai été convaincu de l'efficacité du « secret » par mon expérience personnelle de la pratique. Ma fille était atteinte d'une fièvre aphteuse et ne mangeait ainsi plus. La médecine n'ayant rien pu faire, j'ai essayé le « secret » en dernier recours. Une heure après que le « secret » ait été effectué, ma fille mangeait à nouveau ! »

La liste serait encore bien longue s'il fallait donner tous les exemples de témoignages qui m'ont été rapportés lors de mon travail de recherche. Que penser alors du « secret » ? Doit-on le considérer comme un don de Dieu, un don personnel, un don... ?

Le terme don ne cesse de revenir dans la bouche des patients quand il s'agit d'expliquer le phénomène. Il m'a paru par conséquent intéressant de me pencher plus profondément sur cette notion qui apparaît par ailleurs bien ambiguë. Les « faiseurs de secrets » parlent en effet aussi bien d'un « don en soi » que d'un « don de soi », lorsqu'ils font allusion à l'idée de don. J'ai ainsi tenté de considérer ces deux niveaux et de percevoir les enjeux qu'ils sous-tendent.

Don en soi

L'expression « don en soi » est assimilée par les « faiseurs de secrets » à une force que Dieu leur aurait donnée dans le but de soigner leur prochain. Ils se considèrent ainsi comme étant les héritiers d'un pouvoir transmis par Dieu. Ils ont le sentiment d'être des intermédiaires entre Dieu et les malades. Se considérer comme les médiateurs d'un « autre monde » et de l'univers des hommes, révèle à nouveau l'importance attribuée à la religion chrétienne. L'usage du « secret » est alors

justifié par ce qui est censé guérir, le don. Expliquer un phénomène que l'on ne peut comprendre en le rattachant au monde de l'invérifiable, soutient l'existence même de la pratique.

Les « faiseurs de secrets », bien qu'ayant reçu leur don d'un parent ou ami, le conçoivent comme quelque chose venant en réalité de Dieu. Le don est ainsi moins une propriété personnelle qu'une délégation. Les soignants ne revendiquent pas la possession d'un pouvoir qui serait intrinsèque à leur personne, mais avouent en être les détenteurs provisoires. « Le « secret » ne m'appartient pas », m'a assuré l'un d'eux. Ce que Dieu a bien voulu leur transmettre, il est important de ne pas le laisser inactif. Il est nécessaire de continuer la lignée en le donnant, le moment venu, à une personne qui assurera le relais. Le successeur devra être plus jeune et choisi selon les sentiments du « faiseur de secrets ». L'élus sera une personne estimée digne de cet honneur et en qui le donateur aura placé sa confiance.

Les « faiseurs de secrets » ont du mal à expliquer leur pouvoir. Ils se rapportent tous à l'existence d'un don, mais ne peuvent le qualifier précisément. Certains parlent de don qu'il faut développer, de don inné, reçu, appris ou trouvé ! D'autres encore le définissent comme étant un fluide qu'ils parviennent à faire passer entre eux et le patient. En somme, le tout reste bien vague ! Il est vrai qu'il n'est pas aisé d'expliquer ce que l'on ne comprend pas. Du reste, les « faiseurs de secrets » rencontrés n'avaient jamais cherché à répondre à de telles questions auparavant. De telles interrogations n'avaient pas été envisagées.

Nous retrouvons ici l'importance de l'action, de l'efficacité qui ne nécessitent pas d'explications. Que le contenu demeure inconnu n'a pas d'importance, seul le fait que « ça marche » compte pour les « faiseurs de secrets ». Ils ne ressentent pas le besoin d'aller chercher plus loin. Ils ne tentent pas de prouver ou de convaincre de leur savoir. Ce dernier se situe d'ailleurs plutôt au niveau de la pratique, il est un savoir-faire. Il ne peut être comparé au savoir des médecins qui est quelque chose d'appris, de compris, d'explicable et de démontrable. Le diplôme des médecins est l'élément qui leur confère un capital thérapeutique. Les « faiseurs de secrets » se réfèrent quant à eux à leur don pour expliquer et justifier leurs réussites. Le don qu'ils ont l'impression de posséder, n'est ainsi pas lié à un savoir établi et maîtrisé. Les « faiseurs de secrets » sont conscients de ne pas détenir une connaissance légitime telle que celle des médecins. Dans les cas graves, ils conseillent au malade de consulter un médecin. Le processus de guérison qu'ils utilisent n'engage que leur don et non un savoir réfléchi et dominé.

Un autre aspect révélant bien l'ambiguïté qui règne autour du don se découvre au moment où les « faiseurs de secrets » se présentent. J'ai remarqué qu'ils employaient indifféremment les expressions « je fais le secret » et « j'ai le secret » pour se qualifier.

La première figure se rapporte à une action, au fait qu'ils pratiquent quelque chose pour pouvoir guérir. La seconde tournure est quant à elle liée à la possession. Ils affirment ici détenir un « secret » qui leur permet de soulager. Cette dernière expression nous renvoie bien à l'idée de don. Certains m'ont d'ailleurs affirmé : « j'ai le don, le secret ». Le fait qu'ils ne parviennent pas à distinguer réellement le « secret » du don, indique là encore le peu d'importance accordé au contenu de la pratique. Définir ces deux notions, tenter de les expliquer ne leur paraît pas important. Il est nécessaire d'agir contre la maladie, de guérir les patients et non de se poser des questions auxquelles l'on ne peut répondre. Que le « don en soi » transmis par Dieu soit lié à leur propre personne ou aux prières et gestes compte peu. Si cela agit, les interrogations supplémentaires sont inutiles, superflues.

La justification par la religion chrétienne est d'ailleurs la solution adoptée pour toutes les questions qui se voudraient embarrassantes. Dieu, qui appartient à l'univers du non démontrable, est perçu comme une réponse satisfaisante qui ne demande pas plus d'éclaircissements. Cela permet en somme de ne pas devoir s'interroger plus profondément, ce qui pourrait être le début de l'incertitude et surtout d'une perte de confiance en soi. Dieu, comme nous l'avons déjà constaté, légitime la pratique des « faiseurs de secrets » et le fait qu'ils ne se posent pas de questions. La vision du monde que perpétuent ces derniers est bien liée à l'univers du religieux, connu et admis ici. Ce point de référence permet d'expliquer, sans devoir fournir trop de détails, ce qui demeure indémonstrable. Le flou demeure donc autour du « secret », pratique inexpliquée et perçue comme inexplicable !

Don de soi

Le don se retrouve lié à Dieu, à la religion chrétienne au travers du « don en soi ». Il l'est également au niveau de l'expression « don de soi », puisque cette dernière est associée par les « faiseurs de secrets » à la charité envers leur prochain. La notion de charité (vertu qui consiste dans l'amour de Dieu et du prochain) est effectivement jointe à la religion. Le « don de soi » est considéré comme appartenant au domaine de la gratuité. Comme je l'ai déjà souligné, les « faiseurs de secrets » ne demandent rien en échange de leurs soins. L'un d'eux m'a expliqué : « Je ne pourrais pas commercialiser le secret. La pratique du pendule oui, mais le secret ce n'est pas la même chose. C'est aider son prochain ! » Une autre personne m'a aussi affirmé : « Du moment que l'on veut aider, il ne vient pas à l'idée de demander quelque chose. »

Les deux témoignages cités indiquent à quel niveau se trouve inscrit le « secret ». Il semble bien faire partie du monde de la gratuité. Afin de

mieux saisir encore l'atmosphère dans laquelle est baigné le « secret » au sujet du « don de soi », il m'a semblé intéressant de conter mon premier usage de la pratique étudiée.

Je me suis rendue, avec ma sœur et une amie, chez un « faiseur de secrets » réputé dans la région. Les deux personnes qui m'accompagnaient désiraient également rencontrer le « faiseur de secrets » en question pour lui faire part de petits maux. Arrivées devant l'entrée d'une belle maison, nous ne savions s'il était nécessaire de sonner. Une inscription était posée sur la porte indiquant les heures de visite. Dans le doute, nous avons fait fonctionner la sonnerie. Une dame est alors venue nous ouvrir en spécifiant qu'il n'était pas nécessaire de sonner ! Nous avons pénétré dans la maison et nous nous sommes dirigées vers le salon où quatre personnes attendaient, installées dans de confortables fauteuils. La télévision était allumée et les patients donnaient l'impression de regarder l'écran sans le voir réellement, préoccupés certainement par leurs différents problèmes. Deux dames d'une cinquantaine d'années, une femme enceinte, ainsi qu'un jeune homme étaient présents. Personne ne parlait, le silence régnait dans ce qui paraissait être une salle d'attente médicale... baignée toutefois par la chaleur de la pièce.

Notre tour arrivé, nous sommes entrées, ma sœur et moi, dans une petite chambre proche du salon. Une bibliothèque, une commode, une table et quelques chaises composaient le mobilier de la salle. De nombreuses images religieuses (de Jésus, de Marie,...) se trouvaient posées sur la table et la commode. Le « faiseur de secrets » nous a demandé d'inscrire nos noms, prénoms et adresses sur un feuillet. Nous avons un peu discuté et indiqué ce que nous faisions comme études. Je lui ai alors expliqué que j'étais en train de réaliser un travail de mémoire sur le « secret » dans le Jura.

A la suite de ces premières paroles, ma sœur a indiqué la raison de sa venue. Le « faiseur de secrets » l'a alors fait asseoir sur une chaise au milieu de la chambre et a mis ses mains au-dessus de sa tête. Il a récité des prières en fermant les yeux tout en déplaçant légèrement ses mains. Il était très calme et dégageait une atmosphère de confiance. En réalisant son « secret », le soignant s'adressait à ma sœur pour lui demander quelques renseignements liés à son mal et lui expliquer à quoi il était sans doute dû.

Ce fut ensuite à moi d'indiquer ce qui m'amenait. Le « faiseur de secrets » a alors énoncé des prières en effectuant des gestes circulaires autour de l'endroit devant être soigné. Il a demandé ensuite à ma sœur de sortir pour pouvoir me donner le « secret » permettant de me soulager. Il a inscrit sur un billet les recommandations à suivre et m'a expliqué que si j'avais une fois des enfants, je pourrais leur faire ce « secret » pour soulager ce mal. Il a ajouté qu'au moment où je partirais de la pièce, je ne devais pas le remercier, mais simplement lui dire au revoir. Après

avoir réalisé sa pratique, il a commencé à me parler de lui, sans que je le lui demande, me révélant quand et comment il avait constaté son don et la perception qu'il avait du « secret ». Il a ainsi insisté sur l'importance de l'ouverture aux autres, sur la disponibilité et l'amour du prochain. Lui-même a toujours senti cela en lui, l'importance d'aider et de demeurer à l'écoute des autres. Une réelle sincérité transparaissait dans ses paroles qui ne cessaient de faire allusion à l'amour, au fait qu'il exerçait son don avec son cœur, simplement.

La disponibilité du « faiseur de secrets » rencontré, le fait que sa porte demeure ouverte à quiconque, étonne véritablement. Nous entrons chez lui sans même frapper et nous nous installons de manière naturelle dans son salon ! Il demeure en somme réellement ouvert à ceux qui demandent son aide. La manière dont il se trouve à l'écoute des autres, sa nature calme, sereine appuient bien l'idée de « don de soi ».

Remarquons toutefois que, bien que tous les « faiseurs de secrets » rencontrés assurent avoir reçu gratuitement (c'est-à-dire sans devoir offrir quelque chose de matériel en échange) le « secret », ils sont tenus, du moment qu'ils l'acceptent, à certaines obligations. En affirmant : « Ce que l'on m'a offert gratuitement, je dois le redonner gratuitement ! », nous comprenons que la gratuité n'est peut-être pas aussi évidente qu'elle ne le paraît a priori. Premièrement, s'ils consentent à employer le « secret », ils sont tenus de l'utiliser sans jamais rien attendre en retour. Ce fait, qui ne leur apparaît pas comme une charge, est tout de même une règle à laquelle ils doivent se conformer. Il est du reste impensable ou du moins rare de refuser un héritage d'un parent ou d'un ami « faiseur de secrets » qui place sa confiance en nous. Le successeur ressent le poids de sa conscience personnelle et l'idée de mission à remplir, d'aider son prochain. Le traitement par le « secret » requiert le désir de se donner. Ces dimensions, quoique inconscientes pour eux, appartiennent au domaine du « non gratuit » ou plutôt à quelque chose qui oblige le successeur.

Il est intéressant d'observer que la gratuité a été amplifiée par certains. Quelques « faiseurs de secrets » indiquent en effet au patient qu'il n'ose pas leur dire « merci » ou qu'eux-mêmes ne doivent pas leur « rendre le service ». Cette sorte d'exagération de la gratuité, où l'on ne veut rien recevoir, pas même un merci, m'a paru être un moyen de se rattacher à nouveau à Dieu. Il est vrai qu'au moment où un « faiseur de secrets » se ferait payer, sa prétendue relation divine serait mise en question. Se concevoir en tant qu'appelé de Dieu ne peut être concilié avec le domaine de l'intérêt. Refuser de recevoir un salaire pour les guérisons qu'ils obtiennent, atteste qu'ils entendent être perçus comme agissant au nom de Dieu et non comme engageant un désir personnel. Nous retrouvons ici cette idée de mission divine où l'on justifie une pratique par le lien avec la religion chrétienne.



Cette photographie a été effectuée au moment où le « faiseur de secrets » rencontré exerçait sa pratique. Il est intéressant de remarquer l'expression du soignant, ainsi que l'utilisation des mains lors de la réalisation du « secret ».

Le prix demandé par les « faiseurs de secrets » pour leurs soins est du reste bien opposé aux échanges ordinaires de notre société, étant donné que le « secret » n'a pas de prix, étant gratuit ! Ils ne vendent par conséquent pas leur don et ne considèrent ainsi pas leur pouvoir comme une marchandise. L'usage économiquement gratuit du don légitime symboliquement la relation du soignant avec Dieu. Pour les « faiseurs de secrets », le don doté d'une valeur marchande est en contradiction avec la perception même de leur pratique.

Ajoutons que la loi, interdisant à toute personne sans les compétences reconnues de soigner, influence certainement la persistance du bénévolat ! Les « faiseurs de secrets » sont conscients du fait qu'ils seraient punissables s'ils faisaient payer leurs soins. La gratuité soutient le fondement juridique de leur pratique.

Ils entrent en outre, avec l'exercice de leur pratique, dans les modalités de l'échange. Ils sont tenus d'aider, de rendre service ! Ils n'osent point refuser de soigner. Comme ils le soulignent eux-mêmes : « Je ne me sens pas obligé, mais je ne peux pas dire non ! ». Derrière ce paradoxe, nous découvrons l'obligation implicite à laquelle le « secret » les lie. Le fait de savoir que leur aide peut être efficace les contraint à agir.

Ayant expérimenté à maintes reprises les effets positifs de leurs interventions (pour des cas où le patient était gravement atteint), ils se sentent obligés quelque part de demeurer à l'écoute des autres. « Si je ne réponds pas au téléphone..., ça pourrait être pour un problème grave, une hémorragie, par exemple ! Je ne me sens pas obligé, mais je ne peux pas m'empêcher de répondre. » La conscience de l'importance que peut avoir leur aide pèse sur leurs épaules !

Il faut tout de même avouer que leur pratique ne leur coûte, au niveau pécuniaire, rien. Certains sont toutefois à tel point demandés que le « secret » occupe la plupart de leur temps et utilise beaucoup de leur énergie. Nous pouvons citer à titre d'exemple le cas de personnes qui ont imposé des heures de consultation et de téléphone à leurs clients. D'autres encore ont dû spécifier dans l'annuaire téléphonique « ne fait pas le secret », car ils ne cessaient de recevoir des appels destinés à un « faiseur de secrets » du même nom ! La gratuité semble bien occulter une autre réalité ! Elle est reliée à un réseau d'obligations.

Quant à l'efficacité, elle amène la reconnaissance par les autres du pouvoir des « faiseurs de secrets ». Le résultat est une preuve renouvelée de leurs compétences. Il appuie ainsi leur réputation et par là-même la fidélité de la clientèle. L'efficacité du « secret » participe en somme du niveau relationnel. Elle contribue à la continuation de l'échange social. Le malade admet véritablement le capital thérapeutique du « faiseur de secrets » au moment où il a été soulagé. La demande est un signe de reconnaissance du don. Dès lors qu'il est accepté, le don est considéré comme quelque chose qui agit et valorise de ce fait le « faiseur de

Seuret Alain (-Scherrer)

ne fait pas le secret

rte de Vellerat 34

35 55 80

– **André (-Chatelain)**

ne fait pas le secret

rte de Vellerat 10

35 61 58

– **Arlette**

rte de Vellerat 27

★ **35 52 79**

– **Bernard** ing. ETS

r. Champs des Pierres 2

35 61 66

Extrait de l'annuaire téléphonique du Jura où nous constatons la remarque : « ne fait pas le secret », apposée sous certains noms.

secrets ». Il semble ainsi que le fait que le patient admette la réalité du don, participe de la relation sociale. Le « faiseur de secrets » acquiert, outre l'acceptation de ses compétences, une légitimité aux yeux des autres. Le « faiseur de secrets » illégitime, au moment où il est reconnu devient légitime pour ses clients ! La croyance du patient est de plus renforcée par le fait que le soignant pratique bénévolement. Il n'est ainsi pas perçu comme un charlatan cherchant à exploiter les autres. Le client sait qu'il ne perd en tout cas rien d'essayer. Les « faiseurs de secrets » ne cherchent du reste pas à obtenir des patients par les moyens publicitaires. Ce désintéressement est perçu comme une preuve de leur bonne foi.

Etre consulté appuie également la confiance du « faiseur de secrets » en lui-même, en ses compétences, puisqu'elles sont réclamées. Pourquoi aurait-on recours à son « secret », si celui-ci était sans aucune valeur ? La confiance des autres consolide celle du soignant en son don et en Dieu, qui est censé lui avoir remis le pouvoir de guérir.

Les « faiseurs de secrets » reçoivent en somme énormément des autres, de leurs clients, bien qu'ils n'en soient pas toujours conscients. La relation d'échange, quoiqu'implicite, existe bien. Le « don de soi » recouvre une dimension d'obligation pour les « faiseurs de secrets », mais également une reconnaissance par les autres qui permet à la pratique de subsister. Le don s'applique aux relations sociales et joue le rôle de valeur d'échange. Faire appel au « faiseur de secrets », c'est lui reconnaître un capital thérapeutique.

La séparation initialement réalisée entre « don en soi » et « don de soi » m'a semblé être importante pour mieux saisir les caractéristiques

propres à ces deux niveaux. Je tiens pourtant à faire remarquer que les deux domaines ne peuvent être véritablement séparés dans la pratique. Pour réaliser le « don de soi », il est en effet nécessaire de posséder le « don en soi ». Vouloir offrir ses services aux autres, désirer aider son prochain, impliquent que l'on ait quelque chose à apporter, que l'on soit capable, dans le cas du « secret », de soigner ! Il ne suffit en outre pas de posséder le « don en soi » pour s'inscrire dans l'univers du « secret ». Ce dernier étant lié à l'univers chrétien, à Dieu, il est important de posséder une perception du don qui soit en accord avec cet univers. Il est en effet nécessaire de partager une certaine vision du monde, où l'ouverture aux autres, où la croyance en Dieu et la charité priment.

« SECRET » ET RÉSEAU DE CONNAISSANCES

L'importance de la parole

Le Jura apparaît comme une région particulièrement propice au « on dit », au « bouche à oreille ». La capitale, Delémont, est en réalité un grand village avec ses 11 600 habitants. Tout se sait rapidement, les bonnes et mauvaises réputations s'élaborent au gré des rumeurs. Les personnes racontent aisément leurs expériences à leurs connaissances. Au niveau du « secret », j'ai remarqué que la publicité se développait oralement d'un patient à un autre. Les « faiseurs de secrets » demeurent quant à eux discrets face à leur pratique. L'un d'eux m'a expliqué : « Je reste très discret. Je ne parle pas de ça. C'est un domaine personnel et je n'aime pas partager mes secrets ! » Un autre m'a affirmé : « Je ne fais surtout pas de réclame, mais ça se dit, on le dit ! »

Ils n'ont ainsi pas besoin de se faire connaître, puisque leurs clients s'en chargent pour eux ! La publicité orale atteste de l'efficacité du soignant et lui confère une légitimité pratique.

Les témoignages des autres participent d'une stratégie de la croyance dans le cas du « secret ». La parole semble décisive au niveau de la persuasion. La renommée du « faiseur de secrets » se constituera par ouï-dire, au travers des clients satisfaits. Le futur patient se laissera convaincre de recourir au « secret » par ce qu'il aura entendu. Il a toujours affaire à une personne qui fait appel au « secret » ou qui connaît quelqu'un qui a été soigné de cette manière. Le client, en attribuant la guérison au « faiseur de secrets » et en manifestant sa satisfaction, confirme la valeur thérapeutique du soignant. L'efficacité des « faiseurs de secrets » est accréditée par les résultats obtenus par ceux qui rapportent leurs expériences positives. La légitimité du savoir-faire des « faiseurs de se-

crets », la reconnaissance de leurs compétences sont attestées par leurs succès ou remises en question si les échecs apparaissent trop nombreux. Leur réputation s'élabore suivant leurs résultats qui apparaissent comme une preuve de leur pouvoir thérapeutique. La compétence illégitime du soignant trouve sa justification dans le témoignage vivant qui l'atteste de façon pratique. L'expérience racontée n'agit réellement que si elle est celle de l'acteur ou d'une personne en laquelle l'interlocuteur a confiance. Il est nécessaire que le client virtuel croie à l'information qui lui est transmise. « Pour supposer croyable son objet, la croyance doit supposer aussi que l'autre, d'une certaine manière, « croit » aussi... Elle est une croyance à la croyance de l'autre... » (De Certeau, 1981 : 372).

La stratégie de la croyance se situe ainsi dans la parole. Le dire n'a pas une simple fonction d'information, mais peut être perçu comme un acte. Il est vrai que le récit lié au « secret » ne suscite en général aucune question, mais charme, captive l'interlocuteur. La fascination exercée par l'histoire tient avant tout à ce qu'elle s'enracine dans l'expérience vécue que chacun peut réaliser. Les expériences ne sont pas rapportées d'une manière théorique ou intellectuelle, mais plutôt d'une façon émotionnelle. Il s'agit ici du ressenti, du vécu du client. Les personnes faisant appel à la pratique étudiée ne se préoccupent pas du pourquoi et du comment du phénomène. La possibilité de la guérison importe seule. Les témoignages n'expliquent rien. Ils rendent compte simplement d'une expérience sans chercher plus loin. La force des mots est bien présente au sein de la pratique locale. L'acte de dire suffit souvent à faire passer un événement raconté dans le domaine du crédible. La parole acquiert une réelle importance au niveau de l'acte.

Les témoignages font partie véritablement d'une stratégie de la persuasion. Ils agissent comme des signes censés renforcer la croyance et l'adhésion au discours tenu. Les témoignages apparaissent comme une caution de l'efficacité du « faiseur de secrets ». La parole agit comme un pouvoir et non seulement comme un savoir ou une information.

Parler est un acte efficace. L'efficacité symbolique jaillit de la puissance de la parole qui fait plus qu'évoquer. Elle rend possible l'espoir d'une guérison. Lorsque l'on se demande comment nous pouvons nous laisser convaincre par les témoignages liés au « secret », aucune réponse n'apparaît si, comme le notait Favret-Saada à propos de la sorcellerie dans le bocage normand : « l'on ne prend en compte que l'irrationalité de ce discours... Si, par contre, on réalise qu'il est question dans la sorcellerie de ces situations où il n'y a pas de place pour deux, ou encore de ces situations où l'on doit tuer ou mourir – la question de la rationalité du système étant reléguée au second plan –, on comprend mieux que quiconque puisse y être pris. » (1977 : 212). En ce qui concerne le « secret », il est nécessaire de prendre conscience que l'on est ici en présence de situations où l'on désire guérir. Le contenu du discours passe

également au deuxième plan pour faire place à l'aspect efficace de la démarche.

L'action prime sur le contenu qui est ainsi dépassé ! Si les personnes croient, c'est pour agir et non pour découvrir un savoir ! Ne pas chercher à comprendre l'expérience, ne pas expliquer le sens des formules est une preuve du pouvoir du « secret ». Vouloir décrypter un langage et une efficacité est dénué de sens pour ceux qui pratiquent le « secret ». Selon ces derniers, l'explication obtenue ne peut avoir aucune incidence sur les effets. Seuls les curieux, ceux qui n'ont pas le don ou qui doutent agiront ainsi. La réflexion est peu compatible avec l'exercice du « secret », étant donné qu'elle n'est pas de nature à l'enrichir, aux dires des « faiseurs de secrets ». L'efficacité n'a pas besoin d'être explicitée, seul compte le fait qu'elle existe !

Il faut tout de même souligner que les Jurassiens ne croient en général pas le premier venu ! Les personnes à qui la confiance est donnée appartiennent au cercle des relations. Les futurs clients admettent ainsi les témoignages des connaissances sans les mettre en doute. Il ne viendrait pas à l'esprit de croire qu'un ami invente l'expérience qu'il a vécue ! Les interlocuteurs ne cherchent pas à expliquer un fait raconté ou à vérifier la véracité des éléments rapportés. Ils feront en somme crédit à celui qui en a déjà à leurs yeux, étant donné que les témoignages proviennent de parents ou connaissances. « Ce sont mes parents qui m'ont conseillé d'essayer le secret. Ils en avaient entendu parler. Cela devait se dire dans le quartier ! » Une autre personne ayant eu recours au « secret » m'a expliqué : « Ma maman et des copines, qui avaient déjà fait le secret et pour qui ça avait marché, m'ont conseillée et convaincue de le faire. »

Soulignons que le discours lié au « secret » n'est pas plus faux qu'un autre, mais comme tout discours, il dépend du contexte et de celui qui l'énonce. Le « secret » est lié à la parole, comme nous l'avons déjà constaté, mais aussi de celui qui la dit ! Les personnes faisant appel au « secret » se retrouvent liées à un repère culturel connu. Les points communs entre celui qui témoigne et celui qui écoute appuient la confiance dans les mots. L'âge, le niveau d'instruction, la profession, le fait d'habiter en ville ou à la campagne sont des catégories qui ne suffisent pas à déterminer les clients. Ces derniers ne sont ainsi pas tous des gens de la terre, vivant à la campagne ou d'une même génération. J'ai eu d'ailleurs l'occasion de constater ce fait par les rencontres avec des personnes ayant eu recours au « secret » : professeur, infirmière, coiffeuse, ingénieur, sommelière, ..., jeunes ou plus âgés, vivant en ville ou dans un village ! Vouloir catégoriser les clients ne m'a ainsi pas paru être une démarche pertinente. Ce qui lie ces personnes est quelque chose de plus subtil, qui se situe au niveau d'une vision du monde, d'une interprétation de la maladie à un moment donné. Le sens octroyé à la pratique du « secret » s'enracine alors dans l'expérience, dans le vécu des individus.

Rappelons l'importance de ce qui est mis en jeu ici, vouloir guérir, la santé en somme.

Nous comprenons mieux pourquoi les « faiseurs de secrets » sont également consultés par des personnes vivant à l'extérieur du canton (dans d'autres régions de Suisse ou même à l'étranger !). Le lien qui unit ceux qui ont recours au « secret » est un lien de connaissance. La distance locale peut être ainsi dépassée ! Les réseaux de connaissances permettent d'intégrer les étrangers. Il suffit que ces derniers soient mis au courant de l'existence du « secret » par une relation pour qu'ils puissent y faire appel. Le téléphone, moyen actuellement fort usité ici, se charge de réduire les éventuelles distances.

Au travers de la pratique analysée, nous assistons à un jeu de relations sociales où il est question de circulation de crédits. Croire est lié à un contrat, à l'efficacité d'une réciprocité, d'un échange. La pratique du « secret » doit être reliée à l'ensemble social, traitée non comme un fait isolé, mais comme un système de relations.

Croyance collective, croyance individuelle

La référence à ceux qui ont eu recours au « secret », à leurs témoignages, révèle bien l'importance du rapport à l'autre. Se fier à ce qui est dit implique que le croire se soutient des autres. Les personnes ayant consulté des « faiseurs de secrets » se rapportent ainsi souvent aux autres (à ceux qui ont également expérimenté le « secret ») pour justifier leur action. Le renvoi constant à autrui, à travers des formules telles que « Il y en a qui m'ont dit. Des amis m'ont conseillé. On m'a dit que... », ajoute un poids à ce qui est raconté. La personne décrivant son expérience donnera ainsi l'impression de n'être pas seule à faire appel au « secret ». Les autres appuient inconsciemment la parole de celui qui témoigne. Ils permettent en outre de mieux persuader l'interlocuteur de la réalité du phénomène, puisqu'il est partagé ! Remarquons que la référence aux autres soutient également la propre conviction de celui qui parle. Constaté que l'on n'est pas seul à recourir au « secret », incite à continuer à y recourir. Cela permet de renforcer notre confiance en l'efficacité de la pratique.

Les autres constituent en somme une sécurité envers le scepticisme et servent par là même de garants. Le croyant ne se met de cette manière pas seul en avant face au « secret ». En se rapportant aux autres, il se lie à un « pluriel indéfini », comme le notait si justement de Certeau : « Le processus de croire marche non à partir du croyant lui-même, mais à partir d'un pluriel indéfini (l'autre/des autres)... » (1981 : 374).

Il est vrai que les tournures employées (on dit, on m'a conseillé, des connaissances ont affirmé...) demeurent toujours dans un certain flou.

Se rattacher à un « on » collectif paraît ajouter plus de poids que de citer explicitement quelqu'un. La justification par l'expérience d'autrui est incessamment usitée.

Le « secret », ainsi que la notion de réseau sont liés à une dimension collective. Il me semble toutefois illusoire de penser que nous croyons tous de la même manière. Une idée peut être tenue pour vraie ou être acceptée différemment ! « L'idée que tous les hommes croient à l'identique, c'est-à-dire à la façon dont nous pensons croire lorsque nous n'y réfléchissons pas, a continué longtemps d'orienter les recherches anthropologiques. Voici qui est déconcertant en plein vingtième siècle. » (Lenclud, 1990 : 7).

Personne n'est en outre lié uniquement à une façon de croire ou d'agir. Des situations diverses peuvent impliquer de réagir autrement face à une croyance. Plusieurs visions du monde peuvent coexister au sein d'une même collectivité, sans nécessairement s'exclure. Une personne peut choisir de recourir au « secret » sans pour autant rejeter la médecine. Il est en effet possible d'adhérer à une méthode de guérison comme à d'autres et cela en même temps ! Les personnes rencontrées ayant fait appel à un « faiseur de secrets » m'ont expliqué qu'elles recouraient également à la médecine officielle. L'un ou l'autre choix dépendait de la maladie et de la situation dans laquelle cette dernière s'inscrivait. Il n'est par exemple pas besoin de croire au « secret » pour l'essayer. Il suffit souvent qu'il n'y ait plus d'autres solutions. La valeur d'essai découle alors d'un besoin du patient. Du reste, de nombreuses personnes ayant eu recours au « secret » l'ont utilisé en désespoir de cause, au moment où les médecins avaient abandonné tout espoir.

D'autres encore ont eu recours au « secret », parce que cela faisait partie de leurs habitudes. Dès leur prime jeunesse, leurs parents les avaient accoutumés à une telle pratique. La question de savoir s'ils croyaient ou non au « secret » ne se posait pas.

L'utilisation de cette pratique est perçue par eux comme quelque chose qui va de soi. Ils ont constaté que cela marchait, l'ayant expérimentée, et cela seul leur suffit ! Si le recours au « secret » est employé au sein de la famille, cette dernière ne négligera néanmoins pas l'aide médicale. D'autant plus que dans ce cas, le « secret » est généralement usité pour soigner de petits maux (verrues, brûlures, toux...). Les maladies plus importantes sont laissées à la charge de la médecine. La tradition familiale permet pour beaucoup de considérer le « secret » comme une pratique naturelle.

Le croire se retrouve à nouveau influencé par l'acte et non par le contenu. La croyance n'est ainsi pas obligatoirement ce à quoi l'on croit, mais une construction sociale qui fonctionne en tant qu'action et non comme un contenu. Un « faiseur de secrets » observait à ce sujet : « Du moment que l'on me demande de pratiquer mes « secrets », c'est qu'on

a envie de guérir. » Une personne ayant recours à cette pratique désire avant tout être soulagée. Elle peut ainsi avoir conscience d'accepter une certaine représentation de sa maladie ou de son problème. Si l'on croit ici, c'est pour agir lors d'une situation précise.

Nous constatons que la croyance rapportée au « secret » contient à la fois la dimension collective et individuelle. Il est toujours fait appel aux autres pour s'appuyer, mais nous ne croyons pas tous de la même manière, ni toujours d'une façon unique. Le croire est une notion ambiguë qui renferme en elle-même plusieurs niveaux qui sembleraient à première vue inconciliables ! Il est nécessaire de rompre avec la problématique du vrai ou du faux et de considérer le « secret » comme une pratique destinée à guérir, à soigner, à aider, quelque chose en somme qui agit. Il faut nous garder de juger les croyances trop hâtivement, en ne considérant que leur contenu, sans percevoir à quelle action elles se trouvent liées et quel sens leur est donné. Ce qui importe n'est donc pas le contenu de la croyance, mais plutôt ce qu'en font les acteurs sociaux.

LA TRADITION DANS UN CONTEXTE MODERNE

Un dernier point qu'il m'a semblé important d'aborder est celui de la tradition aujourd'hui. Comment le « secret » est-il perçu de nos jours ? A-t-il évolué ou est-il demeuré identique au fil du temps ? De telles questions nous permettent en somme de considérer le « secret » dans un contexte moderne.

Evolution ou stabilité

La médecine évolue en mettant en question les théories perçues comme dépassées. Les nouvelles méthodes remplacent celles considérées comme caduques. Les « faiseurs de secrets » quant à eux doivent utiliser ce qu'ils ont reçu sans transformer le contenu et la manière de faire. Nous remarquons toutefois que des adaptations se sont élaborées au cours du temps. L'emploi du téléphone est par exemple fortement usité pour recourir au « secret ». Les maladies soignées ont également évolué. Certains « secrets » ont ainsi disparu (lèpre...) et d'autres ne sont pratiquement plus utilisés (secret contre la petite vérole, secret contre la gale²), faute probablement de pratique.

Par contre, les « faiseurs de secrets » acceptent parfois d'utiliser leur don pour traiter des problèmes jamais considérés auparavant. Les insomnies, les cancers... sont ainsi abordés par certains. Ils emploient également leur pouvoir pour tranquilliser des personnes lors d'examens

(permis de conduire...) ou d'opérations chirurgicales. Le rôle des « faiseurs de secrets » ne consiste pas uniquement à soigner, mais également à conseiller, à tranquilliser ceux qui en ont besoin. Ils apparaissent comme une sorte d'ami disponible et atteignable, demeurant à l'écoute de l'autre.

Un autre aspect remarqué est le fait que les prières sont dites en bon français. Le patois jurassien, utilisé encore récemment, n'apparaît pour ainsi dire plus dans les formules. Seuls quelques termes sont encore présents dans certains « secrets ». Le « secret » contre les taches de rousseur témoigne de l'existence de mots provenant du patois régional : « Il faut se laver le visage avec la « distillé » de fleurs de fèves à la « picate » (pointe) du jour en disant trois fois : « Envole-toi comme s'envolent les « puvoilleux » (papillons) et les « aindgeutes » (ange). » (Schindelholtz, 1989 : 173)

L'évolution a donc été présente au niveau même des pratiques, du langage en tout cas ! Il n'est pas impossible que les rituels aient été également modifiés au cours des siècles.

Ces différents changements ont dû s'opérer progressivement. Ils ne sont pas conscients actuellement. Des permanences, ainsi que des interprétations ou plutôt des réinterprétations se côtoient. Le « secret » est à la fois une trace du passé, l'expression d'une permanence symbolique et un signe de la volonté d'exister (à travers ses modifications). Continuité et évolution n'ont cessé d'être liées au sein du phénomène « secret ». Nous constatons bien la permanence d'une pratique qui a su s'intégrer et par conséquent se modifier pour survivre ! Le « secret » n'est pas resté identique à lui-même dans un univers qui n'aurait que peu changé ! Il a su au contraire s'adapter selon son propre sens. Son contenu a évolué au cours du temps. Il ne peut ainsi être défini comme spécifiquement lié à telle époque. Le contenu du « secret » s'est donc modifié, tandis que son action est demeurée présente. Le fait qu'il soit attaché à l'action plutôt qu'au contenu, explique certainement sa persistance dans le temps. L'efficacité est une garantie de sa pérennité. Bien qu'essentielle, elle n'est pourtant pas la seule composante à devoir être prise en compte ici. Le mystère, l'implantation du « secret » et son adaptation concourent également à le protéger.

Une pratique locale aujourd'hui

Avant de m'occuper du phénomène du « secret », j'avais l'impression que son usage disparaissait aujourd'hui. Au moment où j'ai commencé mon étude et recherché des « faiseurs de secrets », je me suis aperçue que la majorité des gens d'ici connaissait au moins une personne prati-

quant le « secret » ! Le domaine de l'étrange persiste, comme si les hommes avaient besoin de croire en quelque chose qu'ils ne peuvent pénétrer véritablement. L'espoir appartient à l'univers du mystère et non à celui qui ne laisse aucun doute. Un paradoxe existe bien actuellement : d'un côté, le désir toujours plus fort de démontrer, expliquer et de l'autre celui de se tourner vers le monde de l'impénétrable. Il n'est pas difficile d'observer aujourd'hui un regain de nouvelles sciences (réflexologie, sophrologie, homéopathie, chiropraxie, phytothérapie...), de domaines parallèles (voyance, guérisseurs...), d'émissions parapsychologiques (« Mystère »...).

Au niveau médical, il est intéressant de noter que plus nous nous dirigeons vers une médecine de pointe et plus les domaines parallèles et traditionnels se développent. Est-ce pour retrouver un niveau de confiance ou pour permettre l'espoir là où tout paraît être perdu ? La médecine, en analysant et disséquant toujours plus le corps, lui a d'une certaine manière enlevé une grande partie de son mystère. Des limites apparaissent quant à notre possibilité d'intervention sur ce dernier. Le recours à d'autres logiques, à des médecines différentes (médecines traditionnelles, populaires,...) est actuellement toujours plus usité. Dans une société où les causes sont incessamment recherchées, le « secret » et le monde de l'explicite demeurent bien présents. Ils permettent de se rattacher à un « possible », à un espoir et à une autre approche de la maladie. Une vision différente ou, plutôt, des visions différentes du corps apparaissent ainsi. Les malades ne sont, il est vrai, souvent pas prêts à assumer leurs maladies (particulièrement celles qui se révéleraient graves). Le « secret » et les pratiques de guérison autres que la médecine officielle laissent un espoir par le seul fait que l'on ne sache jamais avec certitude si cela sera efficace ou non.

Le regain d'intérêt pour les médecines parallèles ou autres pratiques de guérison, distinctes de la médecine savante, a conduit à attirer l'attention sur des pratiques traditionnelles de guérison. Actuellement, de nombreux médecins et chercheurs reconnaissent un intérêt toujours plus grand envers les « autres » médecines. La population est également touchée par la possibilité de recourir à des méthodes de guérison différentes de l'habituelle médecine officielle.

Lors d'un séminaire consacré au thème du « guérisseur », j'ai été frappée de l'intérêt qu'il suscitait dans la population. Des infirmiers, des médecins, des personnes extérieures au domaine médical, de nombreux jeunes étaient présents. Les organisateurs eux-mêmes ne s'attendaient pas à un tel succès. L'un d'eux m'a expliqué que cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pu constater une telle audience et que cela était sans doute lié au fait que l'irrationnel attirait toujours plus dans notre société technicienne. « La part du non rationnel, dans notre quotidien, nous intéresse et nous intrigue. » a-t-il ajouté.

Il semble bien que nous prenions de plus en plus conscience de l'importance des méthodes de guérison autres que celles rattachées à la médecine savante. La coopération au travers d'une complémentarité (et non d'une réduction des médecines « autres » que la médecine officielle), est ainsi quelquefois envisagée par le monde médical. L'étude de deux infirmières (Farine et Plomb, 1993) attire l'attention sur la richesse qu'apporterait une ouverture au « secret » pour la médecine. D'autres chercheurs travaillent actuellement sur la possibilité d'une coopération entre les médecines traditionnelles, parallèles ou autres, et la médecine savante. L'univers de l'inexplicable, avec les possibilités qu'il permet encore d'espérer, intrigue et suscite un intérêt qui ne cesse de croître. Le « secret », pratique demeurée présente au cours du temps, n'échappe pas à une telle attention pour ceux qui le connaissent.

Nathalie Fleury (Delémont) est assistante en anthropologie à l'Université de Lausanne.

NOTES

¹ « Le « secret » dans le canton du Jura. Approche anthropologique d'une pratique de guérison. »

² Secret contre la petite vérole : Boire de la tisane de bois de frêne ; quand on commence à transpirer dire trois fois : « Sue, sue, comme le Bon Dieu sur la croix ». La tisane de bois de buis (bouecha) a la même propriété.

Secret contre la gale : Ecraser l'écorce de « noire viene » (aulne commun) avec du vinaigre, s'en frotter deux fois par jour en faisant le signe de la croix et en disant : « Pars, pars, comme l'étoile de Noël s'est mouchée ».

Ces deux exemples ont été tirés de l'ouvrage de G. Schindelholz (1989 : 172 et 174).

BIBLIOGRAPHIE

AMBROSI, Jean : « Quelque part en Corse, des « secrets »... » 1978, *Autrement*, numéro 15, pp. 89-93.

AMWEG, Gustave : *Histoire populaire du Jura bernois*, 1974, Porrentruy, Editions jurassiennes.

BAUMELER, Jacqueline : *Aspect de la sorcellerie dans les Franches-Montagnes et à Saint-Ursanne au 16^e siècle*, 1984, Neuchâtel, Faculté des Lettres, mémoire de licence.

BEURRET-FRANTZ, Jean : *Les plus belles légendes du Jura*, 1983, Porrentruy, Editions du Pré-Carré.

BOICHARD, Jean : *Le Jura de la Montagne à l'homme*, 1986, Lausanne, Payot.

BOILLAT, Fabienne : *Traitement par le secret*, 1992, Delémont, travail de Diplôme à l'ECG.

BORRUAT, Myriam et FLEURY, Isabelle : *Les faiseurs de Secret dans le Jura*, 1987, Lausanne, travail de Diplôme à l'EESP.

BOUTEILLER, Marcelle : *Médecine populaire d'hier et d'aujourd'hui*, 1987, Paris, Ed. Maisonneuve et Larose.

BROWER, Diane : « Il faut être croyant pour avoir le don... », 1978, *Autrement*, numéro 15, pp. 73-77.

CAMUS, Dominique : *Paroles magiques : secrets de guérison*, 1990, Paris, Editions Imago.

CERTEAU, Michel de : *Une pratique sociale de la différence : croire, In Faire croire. Modalités de la diffusion et de la réception des messages religieux du XII^e au XV^e siècle*, 1981, Rome, Palais Farnèse, pp. 363-383.

CORBEAU, Jean-Pierre : « Pour le public : toubib, professeur ou guérisseur ? », 1977, *Autrement*, numéro 9, pp. 181-190.

FARINE, Nadia et PLOMB, Isabelle : *Le Secret. Dans le Jura, quelle collaboration existe-t-il entre infirmières et Faiseurs de secrets ?*, 1993, Lausanne, Chantepierre, Travail de diplôme à l'ECSI.

FAVRET-SAADA, Jeanne : *Les mots, la mort, les sorts : la sorcellerie dans le Bocage*, 1977, Paris, Gallimard.

« Etre affecté », 1990, *Gradhiva*, numéro 8, pp. 3-9.

« Vous avez dit autrement », 1990, *Autrement*, numéro 117, pp. 36-47.

« Ah ! La féline, la sale voisine », 1990, *Terrain*, numéro 14, pp. 20-31.

« Le désorcellement comme thérapie », 1991, *Ethnologie française*, volume 21, pp. 160-174.

FRIEDMANN, Daniel : *Les guérisseurs*, 1979, Paris, Cordes.

GONCERUT, C. ; GRAND, P. et LOVIS, G. : *Contes et récits du Jura*, 1987, Sierre, Monographic.

HESS, C. « La sorcellerie », 1993 (27 mars), Emission de radio sur Espace 2.

JULLIARD, André : « Dans l'Ain, des leveurs de sort », 1978, *Autrement*, numéro 15, pp. 81-86.

KILANI, Mondher : « Savoir de l'indigène, savoir de l'anthropologue : la construction de l'identité lignagère dans une société oasienne », 1991, *Cahier du DLSL*, numéro 11, pp. 77-106.

La construction de la mémoire : le lignage et la sainteté dans l'oasis d'el Ksar, Avant-propos et les chapitres 1-4-6-8, 1992, Genève, Labor et Fides.

LAPLANTINE, François : *La médecine populaire des campagnes françaises d'aujourd'hui*, 1978, Paris, J.-P. Delarge, « Un pansement de secrets en Bresse », 1978, *Autrement*, numéro 15, pp. 87-88.

LATOURE, Bruno : « Comment redistribuer le Grand Partage ? », 1983, *Revue de synthèse III^e siècle*, numéro 110, pp. 203-236.

LENCLUD, Gérard : « Vues de l'esprit, art de l'autre. L'ethnologie et les croyances en pays de savoir », 1990, *Terrain*, numéro 14, pp. 5-19.

LEONARD, Jacques : « Quand la médicalisation devint populaire », 1977, *Autrement*, numéro 9, pp. 200-207.

LOUX, Françoise : « Aujourd'hui encore les secrets des grands-mères », 1977, *Autrement*, numéro 9, pp. 191-199.

« Médecins et guérisseurs : deux rapports au corps », 1978, *Autrement*, numéro 15, pp. 190-192.

LOVIS, Gilbert : *Au temps des Veillées*, 1981, Moutier : ASPRUJ

Contes fantastiques du Jura. Recueillis par Jules Surdez, 1987, Bâle, Société suisse des traditions populaires.

MUCHEMBLED, Robert : « La sorcellerie, culture populaire et christianisme au XVI^e s., 1973, *Annales*, E. S. C., pp. 264-284.

POUILLON, François : « Don », 1990, Paris, Encyclopaedia Universalis.

POUILLON, Jean : *Le Cru et le Su*, 1993, Paris, Seuil.

RICŒUR, Paul : « Croyance », 1990, Paris, Encyclopaedia Universalis.

SCHINDELHOLZ, Georges : *Grimoires et secrets*, 1989, Porrentruy, Editions Transjuranes.

SPERBER, Dan : « Les croyances apparemment irrationnelles », in *Le savoir des anthropologues : trois essais*, 1982, Paris, Herrmann, pp. 49-85.

WALZER, Pierre-Olivier : *Vie des Saints du Jura*, 1978, Réclère, P.-O. Walzer.

La Bible, 1977, Paris, Cerf, p. 1375.

L'Economie Jurassienne en Chiffres, 1990, Delémont, BCJ.

Le Jura en chiffres, 1992, Delémont, Service de la Statistique et de l'Informatique.

L'Hebdo, 1993, numéro 18.